

## *L'état(isme), c'est moi !*

Il faut bien admettre que sont davantage récompensées – à tous les étages de l'appareil scolaire – l'obéissance, la discrétion, la docilité. Pas grave, chers collègues, que vous ne fassiez pas vraiment ce qui est demandé, mais surtout, surtout... ne le faites pas savoir ! Pour travailler heureux, travaillez cachés ! Longtemps, le maître a pu laisser, accroché aux patères du couloir de sa classe, ce qui lui semblait ne pas y avoir sa place. À l'inverse du cancre de Prévert, il pouvait dire « oui » avec la tête, mais « non » avec le cœur. C'est désormais bien plus difficile tant nous sommes rattrapés par les procédures et protocoles en vigueur, l'obligation récurrente de passer par certains outils : évaluations nationales, livrets numériques, procédures informatisées Affelnet (affectation des élèves par le Net) au collège, sollicitations des enseignants spécialisés, programmes personnalisés de réussite éducative pour les élèves en difficulté (PPRE), projet d'accueil individualisé (PAI) pour les problèmes de santé, plan d'accompagnement personnalisé (PAP) en cas de troubles avérés des apprentissages. Et j'en passe... Et je m'en lasse... Et je m'en passerais bien !

La marge de manœuvre s'est donc considérablement réduite dans un contexte où la liberté pédagogique est de plus en plus conditionnée.

*La liberté pédagogique devrait être vue comme une audace, elle semble perçue comme une menace !*

Loin de faire ce que l'on veut, on fait d'abord ce que l'on peut avec les moyens du bord et dans une ambiance plus ou moins favorable. Quand il publie simultanément quatre circulaires puis un guide sur la lecture de cent trente pages, le

ministre, pris en flagrant délit de dirigisme, précise aussitôt que « *la liberté pédagogique n'a jamais été l'anarchisme pédagogique* ». Comprenez, « avant moi, le déluge » et « hors de moi, point de salut ». D'où ce sentiment chez nombre de professeurs d'une insidieuse et diffuse mise au pas. L'État recrute des cadres à bac +5 et sur concours pour ensuite leur demander d'être de simples exécutants dociles et conciliants. Et, surtout, sans conscience personnelle ou professionnelle pour être capables d'accepter, sans rien dire, année après année, les conséquences de chaque revirement de nos gouvernements. Pourtant, c'est nous qui payons directement les pots cassés des inconséquences politiques. Bien sûr, l'obéissance et le respect sont des fondements du bon fonctionnement du service public. Mais que faire quand les ordres apportent dysfonctionnements et mauvais service au public ?

*On obéit plus facilement quand il y a de la cohérence  
pour adhérer, de la logique pour expliquer  
et un minimum de continuité pour ne pas  
s'épuiser à tout recommencer !*

Ce serait alors autre chose que cette espèce de rodéo infernal où chacun peine à rester en selle. Quand un ministre répète dans les médias qu'en France, en fait, on apprendrait toujours à lire avec la méthode globale, il sème le doute chez les parents et jette l'opprobre sur toute une profession qui, ensuite, doit retourner en classe, fragilisée, silencieuse et tête basse. Dommage, car en levant les yeux, on verrait combien nos établissements ont des noms prestigieux !

C'est l'un des nombreux paradoxes de l'Éducation nationale : donner des noms clinquants aux structures scolaires, mais avec interdiction d'y trouver l'inspiration d'une contestation ! On se paie de mots et de noms pour un monde

aseptisé et ouaté où Émile Zola oublierait son « J'accuse », où Picasso ne peindrait plus *Guernica*, où Victor Hugo prêterait allégeance à Napoléon III, où Nelson Mandela et Gandhi respecteraient l'ordre établi. « Pas de vague », vous connaissez ? Quand je pense qu'il y a des établissements portant les noms des immenses Jean Zay ou encore Janusz Korczak... Ce serait le moment de s'en inspirer ! Mais ce n'est pas dans l'air du temps... Notre collègue malheureusement disparue disait-elle autre chose en écrivant dans son courrier d'adieu : « *Je dois dire aussi que je n'ai pas confiance au soutien et à la protection que devrait nous apporter notre institution* » ?

*Car l'État agit comme si ce métier de l'éducation était ordinaire, comme si tout se valait, comme si tout était interchangeable dans un travail qui pourtant doit donner vie aux sens, et sens à la vie.*

On nous demande, à chaque changement politique, de jouer les Pénélope (pas celle de Fillon, l'autre, qui travaillait vraiment), défaisant la nuit le labeur accompli le jour. N'allez surtout pas croire qu'il en est ainsi partout. Les pays qui nous dominent dans les classements internationaux agissent souvent autrement. Par exemple, le fameux modèle finlandais est le fruit d'une lente, mais cohérente construction sur plusieurs décennies. Chez nous, c'est faire et défaire. Ordre et contre-ordre. Ne pas se lancer trop vite dans les changements demandés, car la demande inverse va bientôt arriver. Souvenez-vous, il y a peu, de la réforme du collège qui prévoyait davantage de travaux croisés avec les EPI (enseignements pratiques interdisciplinaires). Nombre de collègues et de collègues ont joué le jeu s'ingéniant à trouver de nouvelles organisations pour apprendre, des façons innovantes de travailler ensemble. Ici un enseignant d'histoire avec sa collègue de français, là un professeur de sport avec celui de sciences. À

peine le changement de ministre effectué en 2017, tous ces beaux projets ont perdu leur légitimité en même temps que leurs thèmes obligatoires. Même funeste destin cette année pour les TPE (travaux personnels encadrés) qui, pendant un peu moins de vingt ans, auront permis aux lycéens de travailler autrement autour d'une problématique mêlant différentes approches et disciplines présentées dans un dossier évalué. Tant pis pour toute l'énergie dépensée, pour tout le temps consacré, pour toute la communication en direction des familles, pour ces élaborations plus ou moins vite avortées. Un jour, il faut convaincre les parents du bien-fondé de ce changement indispensable, un autre leur annoncer qu'il est abandonné !

J'ai également connu ce genre de revirement. Il y a quelques années, mon école était déjà organisée en semaine de quatre jours, mais avec rattrapages sur le temps des vacances. Notre inspection a fait le « forcing » pour que l'on instaure la classe le samedi matin. Autant dire qu'il nous a fallu être convaincants et conciliants avec quelques parents récalcitrants. Ensuite, ce fut la mise en place de l'école cinq matinées d'affilée, chose historique, mais pas sans critiques. Or, nous voici désormais revenus en semaine de quatre jours sans qu'on ait eu vraiment le choix... Combien de fois peut-on jouer ce mauvais tour à une profession ? Quelle est notre crédibilité auprès des parents après ce nouveau changement ? Vous iriez chez un médecin qui fait tout pour vous convaincre d'accepter un traitement, puis se précipite pour vous le retirer, avant de vous ordonner de le prendre ?

## *C'est toi que je t'aime*

Heureusement, et malgré tout cela, je trouve magnifique le rôle qu'il nous est demandé de jouer, dans la société comme dans la vie des élèves qui nous sont confiés, en essayant, pour ma part, d'agir comme si les parents avaient eu le choix de mettre ou pas leur enfant dans ma classe. Pour autant, je ne cherche pas à les séduire ni à leur plaire, juste à les convaincre du bien-fondé de ma pratique. Je refuse d'être atteint du syndrome du restaurateur, lequel, après une bonne journée de travail, ne pensera, au moment de s'endormir, qu'au client mécontent de son dessert trop sucré ou de son addition trop salée. Je sais bien que « je ne peux pas plaire à tout le monde » et, d'ailleurs, ce n'est pas mon but. J'appartiens à une institution, pas seulement à un service public. Nous ne sommes pas neutres, nous avons des principes, des valeurs et des objectifs qui dépassent la seule satisfaction. On ne demande pas à un tribunal de rendre des jugements qui vont faire plaisir. L'arbitre ne siffle pas le penalty pour satisfaire les supporters. En éducation, que ça plaise ou non, nous faisons de la politique par les actes, en nous occupant de chacun, de chacune, d'où qu'il vienne, quel qu'il soit, fille ou garçon, riche ou pauvre, blond, brun, roux, handicapé ou pas, prometteur ou déjà en difficulté. Mieux encore, nous sommes payés « pour y croire », pour postuler à l'éducabilité de chacun, pour essayer ce qui n'a pas encore été tenté. C'est parfois le plus difficile : ne pas accepter que les choses restent en l'état, refuser le confort du pessimisme, la tranquillité du cynisme, la quiétude du fatalisme, l'inafaillibilité du jugement.

Dans notre société de la pulsion, de l'instantanéité de l'assouvissement des désirs, je me méfie donc de la recherche simpliste de la satisfaction « à consommer sur place ». Pourquoi pas des « like » pendant qu'on y est ? On voit ce que ça donne dans l'audimat avec des émissions abêtissantes qui

rendent bien des cerveaux indisponibles. En éducation, c'est au moment de récolter les fruits de tout ce qui a été semé que l'on saura si le travail a été bien fait. Parfois, très longtemps après.

*Éducateurs, nous sommes aussi là pour déranger les idées reçues et mettre de l'ordre dans les idées trouvées.*

Un des plus beaux cadeaux que nous fait la vie, c'est d'apprécier dans leur diversité les belles choses, qu'elles se goûtent, se sentent, se touchent, s'écourent, se regardent, se fassent, se lisent. Pas de nous cantonner dans ce que nous connaissons déjà. Il est donc extrêmement gratifiant de faire apprendre. Pour toutes ces raisons, je suis un enseignant particulièrement épanoui, heureux dans sa pratique de classe et au milieu de ses élèves, mais souvent accaparé par des impératifs chronophages dont je peine à voir l'utilité. En suspendant quelques jours l'envoi intempestif de circulaires et autres recommandations, notre hiérarchie devrait pouvoir trouver le temps de lire quelques invariants pédagogiques de Célestin Freinet qui valent autant pour les enfants que pour les adultes : « *Nul – l'enfant pas plus que l'adulte – n'aime être commandé d'autorité. Nul n'aime s'aligner, parce que s'aligner, c'est obéir passivement à un ordre extérieur. Nul n'aime se voir contraint à faire un certain travail, même si ce travail ne lui déplaît pas particulièrement. C'est la contrainte qui est paralysante. Chacun aime choisir son travail, même si ce choix n'est pas avantageux. Nul n'aime tourner à vide, agir en robot, c'est-à-dire faire des actes, se plier à des pensées qui sont inscrites dans des mécaniques auxquelles il ne participe pas.* » On croirait ces principes écrits hier quand ils datent en fait de 1964 (année de naissance de Jean-Michel Blanquer... mais ne lui dites pas !).

## *Patibulaire, mais presque !*

Adolescent, j'ai détesté le collègue. Mes professeurs ne comprenaient pas qu'on ne comprenne pas. Ils n'expliquaient nos échecs que par un prétendu manque de travail, ce qui justifiait à leurs yeux de nous infliger d'injustes punitions. La double peine. J'avais dû le pressentir, car déjà, enfant, je n'aimais pas trop l'école. Aujourd'hui, ça va beaucoup mieux, merci. J'adore y aller, c'est un peu mon atelier, un espace de création, d'inventivité, de travail, de réalisation, de reconnaissance sociale. J'apprécie la rentrée, j'ai plaisir à retrouver mes élèves, les collègues, les parents, les divers partenaires avec lesquels je sais que l'on va bien travailler. Je n'ai jamais de boule au ventre quand j'arrive en classe... Ce qui ne m'empêche pas d'avoir parfois « les boules ». Par exemple, quand la mairie de ma commune vote dans notre dos, sans en discuter ni nous informer, la fusion de mon école élémentaire avec l'autre école maternelle du village. Nos deux écoles n'en faisant plus qu'une, j'ai perdu ma charge de direction pour laquelle on n'avait jamais rien eu à me reprocher en vingt ans. Vengeance sans doute puisque mes collègues et moi-même étions en désaccord sur de nombreux points avec le maire. Alors les « boules », oui, de voir mon administration – au lieu de répondre à mes appels à l'aide et mes demandes de soutien – valider aussitôt cette fusion, hors procédure, instances paritaires et calendrier habituels. Voilà qui risque de donner une idée de notre avenir puisque le gouvernement a justement décidé de mettre fin au paritarisme, c'est-à-dire à l'intervention des représentants du personnel dans la gestion de nos carrières. Sans syndicats, chacun se retrouvera seul face à l'administration pour tenter de dialoguer. Ça promet si j'en crois ce que j'ai moi-même vécu lors de cet épisode !

*Aucune protection, aucune réaction à mes demandes, sauf quand j'ai fini par écrire à ma hiérarchie qu'avec pareille décision, l'école de la confiance était plutôt... celle de la trahison.*

Là, par contre, j'ai été aussitôt convoqué un mercredi dans les locaux de l'académie. Même si les échanges furent tendus, ils ont été parfaitement respectueux... et vains. Mais avant cela, comment peut-on m'avoir laissé tomber ainsi sans même m'écouter ou me permettre de me défendre ? Pourquoi, en ayant eu connaissance de la réelle motivation du vote municipal, avoir précipité sa validation alors que rien ne pressait ? Une décision brutale qui m'a destitué de ma charge et délesté de mon indemnité de direction, sans doute pour me récompenser de deux décennies de bons et loyaux services. Vingt ans à répondre au plus vite à chaque demande : enquêtes, courriels, textos. Vingt ans à ne rien manquer des rendez-vous, réunions, documents, attestations, projets, dossiers. Vingt ans à répondre de tout et à tous. À mon tour de voir que tout peut s'arrêter en un clic... Et clac, déshumanisation coupable et logique comptable. Au moins, libéré de ma charge de direction, j'ai eu plus de temps pour écrire ce livre !

*L'école, c'est une bonne partie de notre vie.  
Nous aurions moins de soucis si on s'en fichait.*

La frontière est poreuse entre ce que l'on est et ce que l'on fait, entre vie publique et vie privée. Ma compagne travaille en maternelle. On parle de nos classes tous les jours (vivement que ça soit payé en heures sup' !). J'ai des copains et amis professeurs, on discute du travail à chaque repas (même quand on s'était dit qu'on n'en parlerait pas), même pendant les vacances, même au réveillon. On fait des vœux, on croise



les doigts, on touche du bois. On se dit que ce n'est pas possible, ça ne va pas toujours être comme ça.

Localement, on peut encore agir pour améliorer les choses. Chaque parent d'élève a mon téléphone personnel et mon courriel professionnel pour me contacter, même le week-end ou pendant les congés. La confiance ne s'obtient pas par une loi, mais par des actes. Avec mes élèves, au fil des projets, j'ai vécu des moments merveilleux, très enrichissants, intellectuellement, culturellement et humainement avec des voyages, des sorties, des concerts, du théâtre, toutes sortes de visites (en forêt, en ville, au musée, à la ferme, au château, au centre équestre, dans des expositions). Souvent en car, mais aussi en train, à pied et même à vélo. En accueillant divers intervenants en classe, des partenaires, des artistes, nos correspondants, des parents venus présenter leur métier. En travaillant depuis des années avec les adultes handicapés du centre départemental afin de préparer la Fête de la musique pour laquelle nous chantons sur scène, en public, tous ensemble.

*Je dois bien l'admettre : je n'ai pratiquement que de bons souvenirs pédagogiques.*

En plus, mon déroulement de carrière est plutôt appréciable. Après avoir obtenu la première place au concours de recrutement de professeur des écoles de mon académie (j'étais d'abord passé par un CAP dactylo, un BEP administratif et un bac de bureautique avant mes études supérieures), j'ai enchaîné des visites et inspections très favorables obtenant presque systématiquement les notes maximales. Dans ce contexte de reconnaissance, on m'a proposé, il y a quinze ans, de devenir maître d'accueil temporaire (MAT) pour recevoir des étudiants de master 1 et master 2. Il est arrivé également qu'on me sollicite pour assurer des animations pédagogiques auprès de mes collègues. Me revient un petit souvenir plus

cocasse que caustique : les professeurs présents à ces interventions l'étaient sur leur temps obligatoire de formation, comptabilisation qui, en revanche, m'avait été refusée en me considérant sur mon temps libre. C'est tout de même assez original comme fonctionnement, non ? Pas vraiment banal... Allez, même pas mal.

Régulièrement, je reçois aussi des étudiants pour des entretiens liés à leur mémoire de recherche ou pour des journées d'observation dans la classe. Les jeunes sont toujours attirés par de « vieilles méthodes » innovantes basées sur l'autonomie et la coopération (comme peut les promouvoir Sylvain Connac<sup>10</sup>). Depuis plusieurs années maintenant, mon inspection m'incite à devenir maître formateur, ce qui permettrait de consacrer un tiers du temps de travail à la formation initiale. D'un point de vue salarial, il y a peu, j'ai enfin pu accéder à la « hors classe » – deuxième grade du corps de professeur des écoles – et donc à une rémunération enfin plus favorable, même si ça ne me sort pas d'une vie rurale particulièrement simple et étonnamment sobre. Bref, je ne suis pas un enseignant aigri, mal noté, en conflit et fâché avec tout le monde. Je ne suis pas un revanchard qui chercherait à régler ses comptes. Je suis un enseignant sans problème, qui aurait tout intérêt à suivre son petit bonhomme de chemin, celui de la voie tracée, de la pensée unique, de l'obéissance récompensée.

*Mais je crois tout au contraire, parce que les choses vont plutôt bien pour moi, qu'il est de ma responsabilité de m'exprimer.*

---

10. CONNAC Sylvain, *Apprendre avec les pédagogies coopératives*, ESF Sciences humaines, 2009.

J'ai vu pas mal de collègues partir à la retraite et souvent entendu la même phrase : « Je plains les jeunes », en parlant des enseignants débutants. Tous avaient conscience d'avoir connu une école de progrès, d'humanité et de proximité qui semblait péricliter. Pour ma part, j'aimerais à l'inverse, au moment de partir en retraite, pouvoir dire « Voilà ce que j'ai fait ». Il existe, bien sûr, les grandes actions collectives que permettent les mouvements pédagogiques et les organisations syndicales. Mais je crois tout autant à l'action locale. Quand avait été imposée à tous les enseignants d'élémentaire de ma circonscription une réunion obligatoire de formation de trois heures pour qu'une auteure puisse promouvoir la méthode qu'elle venait de publier, j'avais lancé une pétition contre ces animations pédagogiques sponsorisées et recueilli beaucoup de signatures. Même chose quand l'inspection avait demandé que figurent dans notre projet d'école des objectifs chiffrés pour les taux de réussite à atteindre. Là encore, la pétition pour s'y opposer avait fait le plein de soutiens. Mais les temps changent et pareille initiative aujourd'hui semblerait bien imprudente quand elle attesterait pourtant de notre vitalité et de notre exigence.

Je ne sais pas comment font mes jeunes collègues pour s'en sortir. J'ignore comment font les plus anciens pour tenir. Il y a, certes, la charge de travail à assumer, mais plus encore sa mauvaise répartition à supporter. Rien n'est fluide, tout est vite compliqué, lourd et pesant. J'essaie juste de rapporter une réalité, méconnue, sous-estimée et dont les conséquences doivent nous inquiéter au plus haut point. Car je suis aussi papa, compagnon et citoyen. Avec toujours en tête, au moment de faire mes choix, la fameuse phrase de Prévert : « *Il faudrait essayer d'être heureux, ne serait-ce que pour montrer l'exemple.* » Ah, l'exemplarité... Vous voyez, on y revient finalement !